

Groupe d'étude « *Le Sinthome* »

Le 2 Juillet 2013 , Via Skype

Etude des 2 textes de Flavia Goian « *L'écriture de Joyce est-elle borroméenne ?* »

Isabelle Cellier : Il me semble que ces textes sont assez cohérents avec ce qui a été dit la dernière fois, j'espère que je ne serai pas trop dans la répétition et j'ai relu le compte-rendu qui en a été fait.

Je n'en suis pas sûre, vous me donnerez votre avis mais je crois qu'on peut parler, de comment fait-elle une similitude, voire une analogie entre l'écriture de Joyce et le nœud Bo de Lacan. Il y a trois façons de pouvoir entendre cette hypothèse, je les prendrai dans l'ordre des articles.

Premièrement, l'écriture de Joyce est borroméenne car elle est bâtie suivant un motif qui constitue le nœud Bo, le motif de la croix et du cercle.

Deuxièmement, c'est une écriture borroméenne car l'acte d'écrire permet à Joyce de faire tenir en ce qui le concerne le nœud Bo, en tout cas de le bricoler pour que ça tienne. On en avait parlé la dernière fois.

Troisièmement __ dans l'article 2 __ il s'agit davantage sur le style de l'écriture de Joyce. Le style d'écriture de Joyce est analogue au nœud Bo.

Voilà . Je suis assez claire ?

Plusieurs collègues : Oui, oui, ça va.

Isabelle Cellier : Ce qu'elle nous dit au début de l'article 1 concerne les motifs de la croix et du cercle, elle nous donne des exemples : les chapitres sont des cadres homophones, cela avait été illustré par le fait que Joyce était interrogé sur Cork.

Elle souligne que ces figures du cercle et de la croix, sont des figures fondamentales de notre pensée, et aussi de notre civilisation, et elle donne des exemples sur la dialectique. Je vais vous lire le passage dans l'article 1.

Cette homophonie entre le titre d'un chapitre et ce qui pourra être développé dans celui-ci, par exemple dans tout le roman *Ulysses*, et peut être dans l'autre texte *Finnegans Wake* que je n'ai point encore lu.

Flavia Goian dit ceci, p.2 : « Rappelons tout de même que ce qui caractérise le travail de Joyce, en particulier ses deux derniers romans, c'est « un certain mode d'encadrement » qui a toujours au minimum, un rapport d'homophonie avec ce qu'il est censé raconter : « que chacun des chapitres d'*Ulysses* se veuille être supporté d'un certain mode d'encadrement, qui dans l'occasion est appelé *dialectique* , par exemple, ou *rhétorique*, ou *théologie*, c'est bien ce qui est, pour Joyce lié à l'étoffe même de ce qu'il raconte. » ceci n'est pas sans évoquer pour Lacan ses petits ronds qui, eux sont « le support de quelque encadrement. » »

Je suis étonnée par ce terme de « dialectique », et dans l'œuvre de Hegel qui s'intitule

La phénoménologie de l'esprit, Hegel présente une succession de ce qu'il appelle « les figures », qui peuvent correspondre à des moments de l'histoire collective ou à des profils de personnages, des figures qui s'enchaînent selon un procédé dialectique qui est souvent modélisé par un cercle, mais un cercle fermé, mais une espèce de spirale, où les figures se succèdent.

Alors je ne sais s'il faut chercher aussi loin pour comprendre pourquoi cela s'appelle dialectique ici, par ailleurs on sait que chez Platon la dialectique se pratique plutôt avec la figure de la croix, c'est-à-dire que par exemple dans *Le sophiste* mais pas seulement dans ce texte, pour essayer de définir un concept, un objet, on va recourir à une dichotomie, et chaque fois choisir l'un des deux termes en présence, jusqu'à ce qu'on puisse cerner l'objet dans des détails de plus en plus fins.

Ce qui me chiffonne un peu c'est que dans le cas des chapitres de Joyce, et encore plus dans les anneaux du nœud Bo, ce sont quand même des figures fermées, alors que dans le cas de la dialectique c'est plutôt ouvert, c'est plus l'image de la spirale que l'image d'anneaux entrecroisés. (P. Berté : oui) Je ne sais si vous voulez proposer quelque chose par rapport à ça ?

J. Brini : Oui, c'est juste une remarque, je ne veux vous interrompre dans votre exposé, mais à la question « *y a-t-il qq chose à proposer par rapport au caractère statique et fermé du nœud Bo, comparé à la dialectique qui elle serait plutôt en spirale ?* », je voudrais dire qu'il y a qq chose comme une double inscription du nœud Bo. D'une part il y a la théorie de : quand j'étais petit il s'est passé un certain nombre d'évènements qui ont mis ma structure en place, et maintenant j'ai mon nœud. Chacun son nœud. Cela c'est une théorie. Du coup la cure analytique elle fait quoi ? Elle peut éventuellement réorganiser certains éléments secondaires du nœud, mais en tout cas elle ne peut modifier la structure. (I. Cellier : oui)

L'autre théorie c'est que le nœud se constitue au fil d'une action de tressage, c'est dans *Les non dupes errent* qu'il y a la tresse du nœud, constituée de 6 entrecroisements, et quand il y a ces 6 gestes de tressage, eh bien on reboucle et l'ensemble donne un nœud. Et puis si on recommence et que l'on en fait 6 de plus, et que l'on reboucle, eh bien ça redonne encore un nœud Bo.

Donc il y aurait qq chose qui serait de l'ordre de : il y a le nœud de la structure, inamovible, éternel, fixé depuis l'enfance. Et puis il y a le nœud que je tresse en permanence, dans tous les actes significatifs de ma vie. C'est-à-dire qu'il y a des évènements qui peuvent changer mon nœud.

Voyez il y a toujours cette double question. C'est la question du temps qui est posée là, dans la dialectique, comment est-ce que je procède de façon que de nouveaux signifiants peuvent émerger au terme de la dialectique hégélienne. Donc Lacan s'il répond à cette question de la dialectique hégélienne avec son acte diachronique, c'est le tressage. Tressage (Très Sage) qui ne s'arrête pas.

Donc c'est un peu contradictoire mais il me semble qu'il y a les deux aspects.

Voilà j'arrête le commentaire. (I. Cellier : Merci.)

P. Berté : Jean, ce que tu viens d'indiquer c'est ce qui a été discuté il y a 8 jours à Paris également, aux journées sur la Topologie ?

J. Brini : Je ne me souviens pas que cela ait été énoncé de manière spécifique comme cela,

mais en tout cas lors des soirées du mardi, organisées par Darmon et Cathelineau, cette question a été à plusieurs reprises évoquée. (P. Berté : d'accord)

Disons que la théorie « à chacun son nœud », est partielle, n'est pas recevable. Et encore moins « à chaque pathologie son nœud ».

Ça peut se dire « le nœud de la manie », « le nœud de la dépression », etc. mais en même temps c'est nécessairement incomplet, partiel, voire fugitif, valable à un moment donné, et puis peu après ce sera faux. **Il n'y a pas de correspondance biunivoque entre quoi que ce soit et un nœud donné.** (P. Berté : d'accord)

C'est juste une écriture.

P. Berté : Mais est-ce que les deux théories ne peuvent fonctionner de manière simultanée, il y aurait un nœud établi dans l'enfance, et puis dans la vie en permanence on est entrain d'essayer de constituer un nœud.

J. Brini : Oui, tout à fait. **La question c'est que le nœud représente un sujet, et un sujet ce n'est pas nécessairement qq chose qui est attaché à une personne.** (P. Berté: oui)
Lacan d'emblée fait la différence entre le sujet, par exemple dans le discours analytique il ne dit jamais « il y a le sujet analyste et le sujet analysant » (P. Berté : oui). L'analysant et l'analyste sont des personnes, mais ce ne sont pas des sujets. Ce qui surgit c'est un effet de sujet au cours de la cure, ou au cours de n'importe quelle énonciation d'ailleurs. (P. Berté : oui)

Isabelle Cellier : Je pense que ce que j'ai un peu travaillé rejoint ce que vous dites pour la suite. Le rapprochement que fait l'article entre l'écriture de Joyce et le nœud Bo, c'est qu'on a assez bien vu la dernière fois, l'acte d'écrire fait tenir ce nœud dans le cas de Joyce, et ainsi de passer du symptôme au Sinthome. Sinthome qui est assimilé justement à l'acte d'écriture.

Flavia Goian p.2, reprend les phrases de la logique modale que Lacan a élaborées, et elle suggère de rajouter une virgule à la phrase « *le symptôme cesse , de s'écrire* » en référence à la définition du *possible* , qui est « ce qui cesse de s'écrire ». Alors je suis étonnée, car la virgule n'est peut-être pas donnée dans la définition du possible, mais on la sous-entend ou pas ?

J. Brini : Je sais que dans le premier état elle n'y était pas, et que Lacan l'a ajoutée après.

Isabelle Cellier : D'accord. En tout cas F. Goian dit que c'est une modification du *possible* de la logique modale.

Alors je suis retournée à des articles sur cette logique, pour moi ce sont des choses qui ne sont pas encore très familières, la façon dont s'y prend Lacan en particulier pour statuer sur *le possible* et *le nécessaire*. J'ai lu que Lacan avait un peu critiqué l'opposition qu'on peut faire entre une logique propositionnelle et une logique modale. Dans la propositionnelle les énoncés sont pris dans une valeur qu'on pourrait dire pleine et entière, sans être modulés précisément. Alors que la logique modale va s'intéresser à l'utilisation d'un adverbe par exemple, pour qu'un jugement prenne un statut assertorique.

L'exemple qui est donné du jugement c'est « il est nécessaire que tout homme soit mortel » et il est souligné que même ce jugement qui pourrait être attribué à une logique

propositionnelle, par l'énonciation « c'est nécessaire » on est déjà dans du modal. Et encore plus frappante, l'idée d'une phrase où il y aurait « ou bien ... ou bien ... », qui énonce deux alternatives, donc là on est les possibilités, par exemple « la bataille navale aura lieu ou bien elle n'aura pas lieu », eh bien cette énonciation suppose que l'énoncé lui-même qui renferme ces deux possibilités, soit fait en tant qu'une nécessité. Il ne peut pas y avoir autre chose « ou bien elle a lieu, ou bien elle n'a pas lieu ». Finalement toute logique est modale.

Donc « le possible cesse , de s'écrire » , si on reprend l'exemple de la bataille qui aura lieu ou non, quand on énonce des alternatives pour parler d'un possible, eh bien ce que l'on énonce a le statut d'une nécessité. Je ne sais si je me fais comprendre.

Pour ce qui concerne Joyce, ce qui va lui arriver dans l'acte d'écrire sera on pourrait dire une rémission de son symptôme. Son symptôme est comparable au possible, il va cesser par l'acte d'écriture. (P. Berté : oui)

Il serait bien de rentrer dans le détail du symptôme de Joyce, comme le fait Flavia Goian. Donc elle en donne des équivalences p.3, « *Le symptôme de Joyce, c'est son père* », puisqu'il est resté enraciné à son père alors même qu'il le renie. Et puis elle va mettre du côté du symptôme « *Les épiphanies* ». (P. Berté : oui)

Alors j'ai essayé avec l'aide de cet article de détailler les 3 moments du passage du symptôme au Sinthome. Et puis le moment important, celui où il s'est fait battre par des camarades, et le symptôme est là aussi, et ce qui le résume c'est le fait que « l'Imaginaire fiche le camp » __ ce qui a été bien expliqué la dernière fois.

Et puis il a un *ego* où il n'y pas d'image du corps __ arrêtez moi si ce que je dis n'est pas juste __, un ego qui n'est pas défini par cette image du corps. Lacan dira qu'au contraire le narcissisme est énigmatique, ou producteur d'énigme.

On peut mettre cela aussi en rapport avec le fait que son père n'a pas mis en œuvre une métaphore pour lui, qui aurait fait tenir les choses. Donc ce que F. Goian raconte du père est à la fois : un père trop copain avec son fils, si l'on en juge par les personnages de père qu'il met en scène ds le roman ; et que d'autre part c'est un homme dont l'épouse, càd la mère de Joyce, n'écoutait pas le discours, elle n'accordait pas d'importance à ce que disait cette voix, et du coup cela peut faire du père de Joyce un père déchu. (P. Berté : oui)

Voilà comment je présenterai le symptôme.

Alors j'ai essayé avec des petits anneaux de fabriquer l'agencement des cercles de la page 7.

J. Brini : Le 3ème rond, celui de l'Imaginaire est tissé entre les deux, mais sans que ça tienne.

Isabelle Cellier : Donc l'étape intermédiaire de ce symptôme c'est celle des épiphanies, « *soudaine manifestation spirituelle se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste, ou par qq phrase mémorable de l'esprit même, il pensait qu'il fallait alors enregistrer ces épiphanies avec un soin extrême, car elles représentaient les moments les plus délicats et les plus fugitifs* ». F. Goian nous dit que dans les épiphanies l'Id et le Réel sont noués (J. Brini : oui) , ou le Symbolique et le Réel. Et finalement c'est corollaire de l'épisode où il se

fait battre.

La dernière fois vous aviez parlé des insultes (J. Brini et P. Berté : oui) . Alors comment peut-on expliquer que l'Imaginaire fiche le camp, dans une insulte ?

J. Brini : Dans l'insulte et particulièrement dans l'épisode de l'homme aux rats, on se sert de l'insulte comme d'une chose, comme des cailloux. Et du coup on pourrait considérer que le Réel et que l'Œc soient reliés, figurent cela. C'ad qu'il n'y a pas de distinction entre un mot et une chose.

En français, on a une formule « espèce de ... », on peut mettre n'importe quoi derrière, de toute façon ce sera une insulte. (I. Cellier : oui)

P. Berté : Dans l'insulte il y a aussi une tentative d'accrochage du corps, le signifiant s'accroche au corps. (J. Brini : d'accord) Parce que l'insulte a un effet immédiat dans le corps.

J. Brini : Oui, sur les surrénales, il y a une sécrétion massive d'adrénaline. Ce qui fait qu'après les insultes en général on se bagarre.

P. Berté : Cela renvoie à la question des premiers accrochages du signifiant sur le corps (J. Brini : aussi) , à l'entrée dans le langage, au refoulement originaire.

Isabelle Cellier : Indépendamment du fait que l'insulte pourrait concerner le physique ?

P. Berté : L'insulte concerne l'image en partie, mais on pourrait dire que le nouage là il ne peut pas filer, il y a un accrochage du Symbolique à l'Imaginaire. Dans l'insulte les 3 registres sont mobilisés. (I. Cellier : d'accord)

J. Brini : Mais tout de même pour Joyce, la fragilité particulière de sa structure, c'est qu'il a besoin des épiphanies très tôt, si je ne me trompe pas, « quand on est un écrivain il faut les écrire, les recueillir soigneusement », et ce « il faut » je pense que c'est pour lui une nécessité de structure. C'ad qu'il a besoin de recueillir les épiphanies et de les noter, sinon il risque qq chose. (I. cellier, P. Berté : oui) Car après tout les épiphanies, telles qu'il les décrit on en a tous, sauf qu'on a plutôt tendance à les oublier qu'à les noter.

Isabelle Cellier : Donc c'est quand il nous vient des mots grossiers, ou des idées de gestes grossiers.

J. Brini : Pas forcément, la définition est plus générale il me semble.

Isabelle Cellier : Les épiphanies ne ressemblent-elles pas à des mécanismes obsessionnels ?

P. Berté : Je dirais par forcément, cela évoque toutes les pensées qui nous traversent.

J. Brini : Moi je retiens « *quelques phrases mémorables de l'esprit même* ». La vulgarité de la parole ou du geste, étant un exemple, mais « *quelques phrases mémorables de l'esprit même* » dans telle ou telle circonstance j'ai tout d'un coup l'impression d'avoir entendu l'Esprit même parler! C'est un drôle de truc, c'est quasiment le grand Manitou. (I. Cellier : oui)

Et pourtant c'est très drôle, car j'étais entrain d'étudier le texte de Lacan *Adresse du*

*jury d'accueil à l'Assemblée avant son vote, 25 Janvier 1969*¹, au moment du vote sur la passe. Lacan a mis en place un vote pour la proposition de la passe, où il y avait 3 propositions, et il a décidé qu'on voterait en les mettant sur chaque bulletin par ordre de préférences. Et il prenait le risque ce faisant de tomber sur l'effet Condorcet : on pouvait tomber sur A est préféré à B qui est préféré à C qui est préféré à A. Et Lacan dit : « *si ça arrivait ce serait la preuve d'une carence grave concernant l'esprit de la psychanalyse* », il prononce ce mot « l'esprit de la psychanalyse ». C'est un texte qui date d'à peu près la même époque, et je me dis que ça vaut le coup de faire cette association.

Il y a un carnet des épiphanies, de Joyce, dans l'édition de la Pléiade, Tome 1. Et ce n'est pas forcément du vulgaire, cela peut être anodin.

Isabelle Cellier : Les épiphanies, on pourrait dire que c'est un niveau intermédiaire, ça appartient au symptôme, mais c'est une façon de le traiter. On est déjà dans un usage du langage et de l'écriture.

Et puis après il y a l'acte d'écrire tout le reste de son œuvre. Alors il dit que cet acte d'écrire refait un nœud entre l'Ics et le Réel. Ça m'a intéressée, càd qu'il y a un premier nœud, Ics et Réel sont bien noués, p.7, mais par l'acte d'écrire ce nœud est renoué une seconde fois. Ils sont déjà arrimés ensemble, et l'écriture va en qq sorte redoubler ce lien.

J'étais aussi intéressée par l'idée de consistance de l'ego, car justement il n'en avait pas. S'il avait été narcissique il en aurait eu une par le corps j'imagine, par l'image que Joyce aurait pu avoir de ce corps, alors que sans doute chez Joyce cette consistance était faite de la signifiante, de la production de signifiants énigmatiques, c'est ça ? (P. Berté : oui) Enigmatique, au sens où on se demande qui a pu faire cet énoncé. Cela pose question sur le sujet. Par exemple le passage où Joyce dit qu'il ferait cogiter les universitaires pendant 300 ans, voilà c'est ça l'énigme, c'est même pas un sujet, c'est son ego qui devient qq chose à travers ce questionnement des autres.

P. Berté : L'autrefois on parlait de la zone du sens, de l'intersection entre l'Imaginaire et l'Ics, ou entre l'Imaginaire et le Symbolique, et justement si l'écart entre le signifiant et le signifié devient trop grand, il y a alors de l'énigmatique qui se produit, par exemple.

Isabelle Cellier : Oui. Et d'autre part cet acte d'écrire, est-ce que c'est juste de dire qu'il se substitue à la métaphore paternelle, en donnant à Joyce justement un nom propre ? C'est à travers son écriture qu'il va devenir quelqu'un. Alors je ne sais si on peut dire qu'il n'y a pas de métaphore paternelle ? Si ce n'est pas trop fort, s'il ne faut pas être plus nuancé ?

J. Brini : Là je suis d'accord. S'il n'y avait pas de métaphore paternelle, on ne voit pas du coup comment il pourrait parler Joyce. Il a une fragilité particulière, mais il est capable de parler, il n'est pas complètement hors métaphore. (I. Cellier : elle n'est pas très opérationnelle, mais elle est là). Il me semble, c'est plutôt cette histoire de liaison entre le Symbolique et le Réel qui fait que Joyce a affaire au phonème, ce qui le rend peut-être plus sensible que les autres, plus attentif à ce qui est de l'ordre du Réel de la langue. Càd de la matière sonore, ce qui est aussi le matériau du poète, de l'aède, du chanteur, mais pour Joyce c'est d'une importance cruciale. Il me semble.

1 In *Autres Ecrits*, éd du Seuil, p.293

Isabelle Cellier : J'ai du mal avec les schémas de la fin de l'article, en p.8, je ne vais pas en dire grand chose.

J. Brini : Mais je ne sais si on peut en dire grand chose. D'une part parce que les deux premiers sont probablement faux. L'ego cet espèce de petit trait on ne sait pas bien à quoi il sert. Et les deux schémas du bas redisent ce qu'on a déjà dit : que le trait vert dans le schéma de gauche fait que le nœud tient, et que si on l'enlève on aboutit au schéma de droite, à condition de déplier le rond noir.

Mais l'essentiel c'est l'utilisation de l'ego pour faire tenir qq chose qui sinon ne tient pas.

La question de remplacer les cercles par des droites infinies, rajoute une indétermination. Quand vous faites un nœud Bo avec une croix et un cercle, vous ne savez pas s'il est lévogyre ou dextrogyre. Et puis vous ne savez pas où se trouve l'objet petit a. Ainsi que les trois jouissances. Car c'est un nœud qui n'est pas complété.

P. Berté : Mais si l'on considère les 2 schémas du bas, après avoir ôté l'ego il y a 2 possibilités de déplier le rond noir : l'une qui l'amène à être sous le trait bleu. Comme ce qui est indiqué. Autre possibilité : le rond noir déplié passe par dessus le trait bleu. (J. Brini : oui, tout à fait)

Isabelle Cellier : Je ne me repère pas, il faudrait que je reprenne ces schémas avec des ficelles.

Donc l'enjeu de tout ça pour Joyce c'était de préserver son père, dans l'opération, dans l'acte d'écriture, de pouvoir le relever de sa déchéance de plusieurs façons, et cela explique en partie l'utilisation du mot Sinthome qu'on peut entendre comme Saint __ le père divinisé nous dit l'article __ , alors que dans le symptôme il y a justement l'idée de la chute, à la fois la chute du père, et la chute de l'Imaginaire. Il s'agit de se relever d'une chute, ou d'une double chute pourrait-on dire. (P. Berté : oui)

Donc cela concerne le premier article. Je voudrais dire aussi autre chose par rapport à son père, il y a un passage p.6, où Lacan dit que Joyce reste enraciné dans son père tout en le reniant.

Et p.5 « Joyce pour parler de son père dit : « celui qui a ma voix et mes yeux » montrant par cette incorporation, que « ce n'est pas seulement du même signifiant qu'ils sont faits, c'est vraiment de la même matière » ». Peut-on parler d'une identification primaire du petit garçon à son père, avant même l'identification à un dire quelconque. Et c'est justement seulement au niveau du corps que cela se passe.

J. Brini : Tout à fait, la première identification, mais on ne peut pas dire que « ma voix et mes yeux » sont des traits unaires. (I. Cellier : voilà) C'est plus que ça. C'est plus réel que ça.

I Cellier : Voilà, ce serait antérieur à l'émergence d'un signifiant.

J. Brini : Et d'ailleurs __ cela me vient à l'esprit comme ça __ , lorsque vous faites la tresse

du nœud Bo, vous avez les trois ficelles R S I , et le premier geste est de faire passer R au dessus de S, le Réel au dessus du Symbolique. Sachant qu'il y a 6 gestes au total.

I Cellier : Alors dans l'article 2, Flavia Goian nous expose une analogie entre le style d'écriture de Joyce et le nœud Bo. Analogie à entendre comme : tous les deux sont évidés. Il y a un jeu de mot sur évidé, évident, qui a été fait pas Lacan, même si ce n'est pas du tout la même racine, me semble-t-il, puisque l'évidement se réfère au vide, peut-être que le mot vide aurait rapport avec la vision, je n'en sais rien. Car pour l'évidence, c'est le verbe *video* qui est utilisé ; l'évidence pourrait être traduite par ce qui saute aux yeux. En philo une idée évidente est claire et distincte, une idée qui vous frappe l'esprit parce que justement elle est très forte, etc. mais une idée claire n'est pas forcément distincte.

Donc les deux objets dont on parle, l'écriture de Joyce et les nœuds Bo, ne sautent pas aux yeux, ne s'adressent pas à la vision, ils sont évidés au sens où ils sont évidés de sens justement, en tout cas pour la prose de Joyce c'est certain, on l'a vu tt à l'heure. Evidement de sens parce que précisément il y a trop de sens, à un moment l'excès de sens qui est fait par l'accumulation des jeux de mots, des combinaisons hasardeuses de mots, vont produire à la fois beaucoup de sens, et puis tellement de sens que ça part de tout côté, et on ne sait plus comment lire ça.

Lacan a utilisé l'expression d' «aide contre la pensée », le nœud Bo et l'écriture de Joyce sont des aides contre la pensée. Il y a une note très jolie sur le mot « contre » qui serait référé à la façon dont la Bible définit Eve qui est une compagne contre l'homme. Cela m'a fait penser au mot de Sacha Guitry « vous êtes contre les femmes ? » et il a répondu, « oui, tout contre ». C'est un contre à la fois de soutien, et puis d'une certaine hostilité latente. Les nœuds Bo et l'écriture de Joyce à la fois désarçonnent complètement une pensée qui se voudrait rationnelle, classique, et en même temps, ils aiguillent la pensée vers une autre façon, d'autres mœurs, justement parce qu'ils vont priver la pensée des yeux de l'Imaginaire.

Je trouve que la topologie des nœuds Bo a été élaborée largement par ça, càd que la topologie que Freud avait proposée était encore visuelle, notamment si j'ai bien compris la partie perception-conscience, se modélisait avec l'aide de la sphère, alors que les nœuds Bo justement nous empêchent de visualiser, de modéliser. Ce n'est pas un modèle, c'est creux, c'est de la ficelle. Ce sont des boucles, donc ça relève plus d'une écriture que du dessin.

Melman a, je trouve, fort bien dit ces enjeux justement de la topologie de Lacan, et de la topologie des nœuds dans les Trois textes sur Aristote et Platon, où il oppose la modélisation de l'âme chez Platon. L'âme chez Platon est une substance, alors qu'avec Aristote on va être *désinfesté*, je ne sais, le mot est fort mais la psychologie de Platon est qq chose qui a infesté toute la pensée occidentale, donc Aristote pense plutôt l'âme comme une entéléchie, une animation du corps, entéléchie voulant dire une forme parfaite, l'accomplissement d'une forme corporelle, je lisais des passages où il dit est-ce qu'on peut dissocier le morceau de cire de sa forme par exemple. Aristote avec sa psychologie nous permet d'échapper à ces problématiques que Platon introduit dans la pensée occidentale, la psychologie occidentale où l'on se demande comment le corps et l'âme s'articulent l'un avec l'autre puisqu'au départ il les pense comme des substances séparées, et effectivement il va falloir après se demander ce qu'il advient de l'âme. Alors que chez Aristote le fait qu'il y ait notamment cet intellect agent va rendre compte d'une possible éternité de l'âme, sans avoir

recours à tous les mythes dont Platon a pu parler.

Je trouve que c'est important de voir à quel point la psychologie ordinaire est encore platonicienne, et Melman dans ce texte dit très bien comment c'est très important de savoir quelle représentation on s'en donne de l'âme __ c'est ce que vous disiez tout à l'heure __ , puisque cela va aboutir à une description plutôt en termes de personne, qu'en terme de sujet.

Voilà, cela pour faire résonner l'expression «une aide contre la pensée », (P. Berté : oui) je pense qu'il y a un enjeu vraiment important.

Et puis d'autre part, Lacan __ c'est corollaire de ce que je viens de dire __ fait avec ses nœuds Bo un peu comme Joyce, il va faire un acte d'écriture, qui est un acte de création, la différence entre la découverte et l'invention, où l'invention suppose le recours à l'écriture, ici on n'est pas dans le registre d'une découverte avec Lacan et Joyce, on est dans le registre d'une invention.

Dans le premier texte Flavia Goian parle aussi du fait que Joyce se réfère à l'acte de fondation de l'Eglise catholique, elle dit que cette église s'est fondée sur la base d'un calembour, d'un jeu de mots, puisque « je pose sur Pierre l'apôtre la première pierre de l'édifice de l'Eglise catholique ». Joyce se réfère à cela, car Flavia Goian ou Lacan disent que son écriture elle-même fonctionne beaucoup sur le jeu de mots, qq chose de vide, qui n'aurait pas fondamentalement lieu d'être, il y a une certaine gratuité, que qq chose va advenir. Alors je dirais que Joyce a donné peut-être une consistance au sujet ou à l'égo, l'ego se donne une consistance à travers l'écriture, alors que ce qui apparaît à travers les nœuds Bo c'est justement l'ex-sistence du sujet, le sujet se tient à l'extérieur, il est effet du signifiant, il n'est pas réductible à un ego. Voilà qq chose qui pourrait à la fois les rapprocher et les distinguer ces deux auteurs, Lacan et Joyce.

Le roman auquel Flavia Goian se réfère dans cet article, *Finnegans Wake*, montre comment ce nœud est fait, précisément non pas à travers des dessins, des schémas, mais à travers un travail de lecture à faire, lecture de qq chose d'illisible, comment est fait ce nœud Bo. Elle donne des exemples de comment cela fonctionne.

Voilà ce que je voulais dire.

P. Berté : Isabelle, juste une remarque sur ce dont tu nous as parlé concernant la logique chez Platon et chez Aristote, cela m'évoque cette logique du visible où par exemple en psychologie __ depuis Freud __ on pense la triade père-mère-enfant, un dispositif visible, Joyce d'ailleurs dans son premier roman dit « voilà telle difficulté, mon père qui ... », il pose qq chose comme ça qui a du sens ; et puis le passage à une autre logique, celle où Lacan parle de triade mère-enfant-phallus, où il a déjà un déplacement, puis après __ en faisant un saut très rapide __ on arrive à tous les mécanismes, à qq chose qui n'est plus du tout de l'ordre du visible comme : le Réel, le Symbolique, et l'Imaginaire, et leur nouage.

Isabelle Cellier : Concernant les lignes dont Flavia Goian parle en p.5 : « La ligne du Symbolique », des signifiants sans signifié.

« La ligne de l'Imaginaire » où le sens évidé se déverse dans une phonologie, F.

Goian parle « d'une nappe de sens décalée », càd la mise ensemble de termes qui ont des sonorités proches, va produire des significations possibles multiples.

Et concernant « le Symbolique et l'Imaginaire dissociés », Flavia Goian les fait correspondre à la musique verbale, aux effets de voix du signifiant. Une chose intéressante aussi c'est la disjonction entre la voix et l'écriture, il faut énoncer le texte à haute voix pour bien entendre ce que Joyce a voulu dire, puisqu'il fait des jeux de mots, en faisant jouer plusieurs langues : le français, l'anglais, etc. Par exemple une phrase écrite apparemment en anglais, et puis quand on la prononce, en se rend compte que c'est une phrase en français.

Et puis p.6 « la ligne du Réel », c'est la lettre qui tresse l'Imaginaire et le Symbolique, sans que ces deux lignes soient enlacés l'une à l'autre. Le réel de la lettre c'est justement l'acte d'écriture.

Je ne fais que relire ce que Flavia Goian dit.

P. Berté : Autre remarque, si par exemple l'on considère la première phrase de *Finnegans*, si l'on considère que Joyce l'écrit en anglais __ Joyce disant parfois à ses amis « essayer de le lire en français, par exemple » __ , mais si on lit cette première en anglais, elle sonne assez bien, et résonne pour certains d'entre nous de manière assez agréable : « riverrun, past Eve and Adam's », c'est quand même très différent de la traduction « erre-revie, pass'Evant notre Adame ». Traduction française qui me paraît assez étonnante.

Isabelle Cellier : Oui le traducteur a du inventer qq chose.

P. Berté : Oui, et qui dans la langue française, ne donne pas il me semble grand chose. Je ne sais ce que vous en pensez, mais la traduction française me paraît faible, alors que le texte de Joyce est éclatant.

J. Brini : Je me déclare incompetent. C'est tellement du grand art, le traducteur avait peut-être qq chose derrière la tête que je n'ai pas compris. (P. Berté : oui) C'est de haut niveau pour moi .

Juste une remarque, c'est que la première phrase borroméenne que Lacan nous ait donnée c'est « *je te demande de refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça* ». (P. Berté : oui) Ensuite, il m'est arrivé de lire *Thomas l'obscur* de Blanchot, et de trouver des choses qui ressemblait à des phrases borroméennes. Des phrases qui étaient articulées logiquement d'une telle façon, qu'on pouvait penser à un nouage borroméen. Des phrases dont la fin venait contredire le début, etc. ceci pour essayer de décrire de l'intérieur, la folie qui s'est emparée de Thomas.

Je trouve que ce que nous propose Flavia Goian sur *Finnegans Wake*, est bien plus profond, en ce sens que la borroméanité dont elle nous parle, est une borroméanité qui entrelace le texte avec le sens qu'on peut éventuellement entendre, le son que l'on entend que si on le lit à haute voix, et puis la lettre qui est un fait d'écriture pur et simple.

Donc ces trois choses, elle les entrelace et cela forme qq chose de beaucoup plus puissant comme borroméanité que ce qu'on peut trouver dans (inaudible).

Et merci beaucoup pour votre lecture.

Isabelle Cellier : Et merci de votre aide.

P. Berté : Oui Isabelle, c'était très bien cette présentation.

Marie-José Emmanuel : Oui une présentation qui avait beaucoup d'intérêt et de précision.